

A River Runs, Turns, Erases, Replaces de Shengze Zhu

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 201, décembre 2021

L'année Cinéma 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

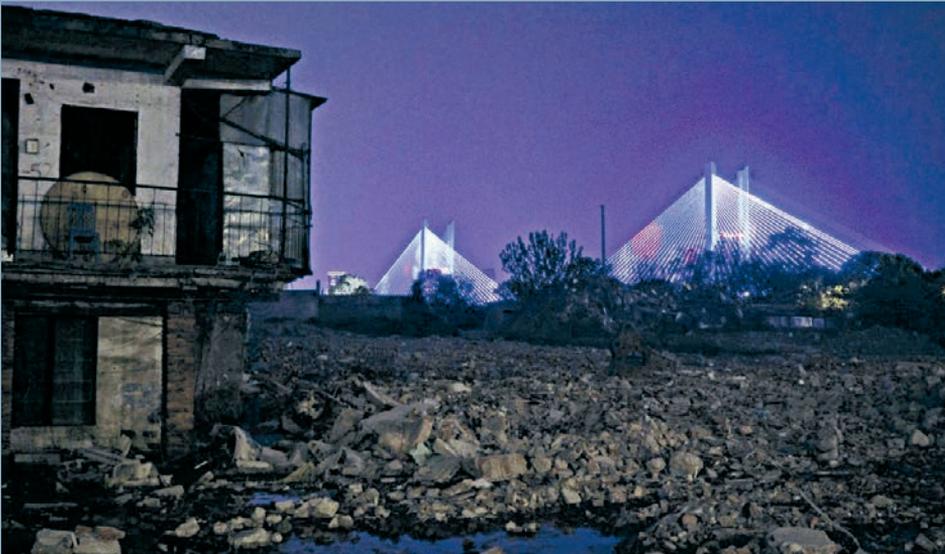
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, A. F. (2021). Compte rendu de [*A River Runs, Turns, Erases, Replaces* de Shengze Zhu]. *24 images*, (201), 68–69.

A River Runs, Turns, Erases, Replaces de Shengze Zhu

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU



A River Runs, Turns, Erases, Replaces débute sur une scène devenue familière au gré de la pandémie : celle d'un paysage urbain désormais désert dans lequel plus personne, ou presque, ne déambule. Quelque chose comme une longue pause, marquée par le silence qui plane sur les images défilant à l'écran. Puis la vie reprend son cours. Ce sont d'abord quelques individus qui s'activent, puis des groupes qui reprennent leur place dans cet environnement. Le son s'intensifie, jusqu'à en devenir insoutenable. Nous sommes en avril 2020, à Wuhan en Chine. « La ville prospère. Sans toi. » Voilà comment se termine une lettre, datée du 26 septembre 2020, qu'une femme adresse à son conjoint décédé.

La plupart des images du plus récent documentaire de la cinéaste chinoise Shengze Zhu, réalisatrice de *Another Year* (2016) et de *Present.Perfect.* (2019), ont été prises avant la pandémie. Mais on ne peut plus les lire autrement qu'à l'aune de celle-ci. Or, ces fragments du « monde d'avant » nous démontrent surtout que le fameux « monde d'après » s'inscrit dans la continuité du précédent. À un point tel que l'on en vient à se demander si un « événement » a bien eu lieu, entre les deux. Le

film entier est construit autour d'une cassure que le flot implacable du capitalisme cherche à occulter. Seules ces missives à l'intention d'êtres chers disparus viennent nous rappeler l'existence de cette rupture invisible, effacée par le flot impitoyable de cette rivière qui suit son cours, s'adapte, efface et remplace, ignorant tout de la souffrance qui se joue sur la berge.

A River Runs, Turns, Erases, Replaces est hanté par ces spectres qui prennent vie à travers les mots de leurs proches. Mais le paysage, pour sa part, demeure impassible. Insensible, il poursuit son inexorable transformation. Les chantiers de construction s'activent à nouveau. Le transport des marchandises reprend. Un petit-enfant se souvient de la voix de sa grand-mère, d'habitude si claire, s'éteignant au bout du fil alors que celle-ci se trouve à l'hôpital. Ce n'est déjà plus qu'un souvenir, un vestige de ce monde où seul le traversier de Hankou à Wuchang permettait de franchir le Yangtze. Aujourd'hui, le trafic transite par les ponts qui surplombent le cours d'eau. Avec ou sans la COVID, le monde d'avant allait disparaître de toute façon.

Les détails, à l'horizon, se perdent ici dans un épais brouillard. On entend, au loin, le bruit des grues et des ouvriers s'affairant à redessiner le paysage. La caméra s'attarde un moment sur ces silhouettes minuscules érigeant d'immenses structures. Aux glorieuses symphonies urbaines du début du XX^e siècle s'est substitué un grondement sourd ponctué de grincements stridents. À l'échelle humaine, la marche du progrès paraît hostile. Elle semble, à la limite, ignorer celles et ceux qui vivent dans le monde qu'elle érige. Les ruines des édifices que l'on s'apprête à raser sont déjà écrasées par les tours et les gratte-ciel qui s'élèvent pour tracer les contours de l'avenir.

Des vieillards dansant dans un parc paraissent presque anachroniques, dans ce contexte. Leur valse échappe à la rigidité de l'architecture ambiante, qui dirige le flot de la masse humaine. Une fille, écrivant à son père, regrette de ne l'avoir jamais vraiment connu. Il aura fallu qu'elle le perde pour comprendre son importance. Avec une pudeur souvent déchirante, *A River Runs, Turns, Erases, Replaces* met en scène ces absences et ces disparitions. Ses images restituent une partie de sa profondeur temporelle à ces paysages qui ne semblent plus exister que dans un présent perpétuel. Le film se termine sur une succession de photographies d'époque, prises dans les années 1950 et 1960, qui rappellent la cime de ces édifices submergés par le débordement de la rivière.

A River Runs, Turns, Erases, Replaces est un film sur ce que l'on voit, mais aussi sur ce que l'on cache. Sur la tension entre ce dont on se souvient et ce que l'on oublie, ce qui est construit et ce qui est détruit. Posant sa caméra à divers endroits dans sa ville natale, Shengze Zhu capte l'alternance du calme et de la cacophonie. Elle observe, avec une stupéfaction toute en retenue, la vitesse ahurissante avec laquelle l'avenir enterre le passé. Elle cherche, face à cette fuite vers l'avant, un point d'ancrage auquel se raccrocher. Difficile de dire si elle y arrive ou si, au contraire, elle se laisse finalement emporter par le mouvement des flots. Son film, à cet égard, demeure relativement ambivalent. Mais ce qui s'avère saisissant, au final, c'est la clarté avec laquelle il saisit toute la violence d'un capitalisme tardif dont le mouvement même semble désormais échapper à toutes considérations humaines.